

19 Sep 1977

C'est une œuvre d'art



Ne vous y trompez pas : ce chandail ne sort pas de la nouvelle collection automne-hiver de quelque grand de la haute couture. Ce n'est ni plus ni moins qu'une œuvre d'art signée Raymonde Arcier. La preuve c'est qu'elle est présentée au Musée d'Art Moderne dans le cadre de la Xe Biennale de Paris. Raymonde Arcier est inscrite parmi les exposants avec ce chandail de 4 mètres sur 3, cloué à plat, manches écartelées, sur un chassis de toile. Il est tout simplement intitulé : « Héritage, les tricots de ma mère ». Une œuvre bonne pour le prix de la... laine du Pingouin ! (Agip)

19 Sep 1977

ARTS

La photographie à la Biennale

La photographie à la Xe Biennale de Paris est partout, dans toutes les salles, sur les tourniquets porteurs de cartes postales agressivement grotesques, répandues par milliers sur le sol dans un souci (bien vague) de contestation politique, sur toutes les cimaises. C'est à l'évidence cette année, plus encore que la vidéo, le médium à travers lequel la recherche picturale s'exprime avec le plus de subtilité, d'invention et de richesse.

Les peintres en effet ont trouvé dans la photographie, utilisée naguère comme simple outil d'enregistrement d'une « action » éphémère un moyen idéal d'investigation et de mise en question de la réalité.

C'est dans ce domaine que les expériences sont les plus passionnantes. Les images d'Edmond Kupper sont des réflexions

sur l'acte photographique lui-même. Il prend dans des cafés parisiens des... photographies de paysages accrochées au mur. Ce que le spectateur non prévenu voit c'est un paysage, certes très académique mais un paysage. D'où cette déduction : nous ne pouvons reconstruire la réalité à partir d'une photographie que si nous savons dans quelles conditions elle a été prise.

« L'appareil photo utilise les mêmes mécanismes de reproduction optique que l'œil », déclare l'artiste. C'est pourquoi nous sommes tentés de considérer ses images comme véridiques. Il manque cependant à l'appareil la conscience du degré de réalité de ce qu'il enregistre. Mais que penser de la prétention à l'authenticité d'un médium qui est incapable de distinguer la réalité de son reflet ? La déception éprouvée lors de la confrontation avec la réalité ne démontre que trop souvent la confiance injustifiée placée dans ce médium. »

Afin de rendre explicite sa démonstration Edmund Kupper a placé un miroir devant son objectif : dans un petit rectangle apparaît au centre gauche du paysage exposé à la Biennale l'image du bistrot parisien où la photographie a été prise et l'appareil à l'aide duquel l'image a été réalisée, en une sorte de contre-champ.

C'est à une analyse de l'illusion optique, des défauts de la perception, que se livre également, et avec une certaine virtuosité, Robert Cumming dans

ses séries photographiques fondées sur l'inversion.

Le Coréen Jae Kyoo Chong approfondit encore dans des superbes séries de trois ou quatre photos quelques problèmes essentiels de la vision. Il introduit dans un espace, une pelouse plantée d'arbres, par exemple, une plaque de verre. Parce qu'elle peut être à la fois transparente et réfléchissante la surface du verre modifie le lieu où elle se trouve introduite et en même temps le révèle.

« Par ce moyen, et grâce à l'appareil photographique je suis arrivé à déterminer l'action même de voir » affirme Jae Kyoo Chong.

Plus purement photographe que les autres, Eve Sonneman, jeune Américaine, dont la galerie Zabriskie nous a révélé récemment d'étonnantes images doubles en couleur, inscrit son travail en réaction contre l'idée que le photographe a à l'avance une idée précise de la photographie qu'il veut faire. Préférant se laisser guider par son appareil qui enregistre à quelques secondes l'une de l'autre des images où la durée, la dynamique de la situation et diverses actions et interactions connexes et marginales s'inscrivent avec une force peu commune. Eve Sonneman cherche à « rétrécir le fossé qui sépare la façon dont nous percevons et celles dont nous photographions ». Sa démarche est passionnante. En outre ses photographies sont très belles.

Michel Nuridsany.

19 Sep 1977

Exposition

LA DIXIÈME BIENNALE DE PARIS

Avec les œuvres de cent cinquante artistes de moins de trente-cinq ans, venus de vingt-cinq pays, la Xe Biennale de Paris s'est ouverte le 17 septembre simultanément au Musée d'art moderne de la Ville de Paris et au palais de Tokyo, avenue du Président-Wilson. Comme à son habitude, elle plonge dans l'actualité du jeune art contemporain pour en donner témoignage.

De l'aveu de ses organisateurs, c'est un panorama éclectique. Les tendances y sont variées, diffuses ou persistantes, mais rarement inédites. Ainsi l'exploration d'un nouveau médium pour l'artiste plasticien, la vidéo, dont il fait des « sculptures » et des « peintures » électriques, mais qui n'a à ce jour pas encore donné une formulation convaincante. Autre mouvement de fond, celui des artistes « intimistes » qui élaborent chacun avec des techniques marginales, leur petit système esthétique particulier exprimant le monde d'un individu dans le refus des étiquettes d'école. A côté d'une lame de fond « anti-peinture », la persistance et les tentatives de renouvellement du travail sur la toile avec des couleurs et un pinceau dans la tradition des grands monochromes aux formes simplifiées, dont un Rothko et un Newmann furent les initiateurs. Et, naturellement, la cohorte des artistes « post-conceptuels ». — J. M.

* Biennale de Paris, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris et au palais de Tokyo, 11-13, avenue du président Wilson. Jusqu'au 1^{er} novembre.